

Est-elle folle, cette fille, se dit dit-elle.

Enfin la parole lui revient.

—Que voulez-vous dire ?

Une étrange sensation l'étreint à la gorge.

—Ce que je veux dire ? demande la bonne, de plus en plus surprise. Ne le savez-vous pas ? N'étiez-vous donc pas à ce pique-nique ? Vous m'avez dit ce matin que vous y alliez. Madame, et un terrible accident est arrivé quand le bateau est revenu. Presque tous les passagers ont été blessés, plusieurs ont été tués : on doit être à les débarquer maintenant.

—Un accident, murmura madame Dancourt, en s'appuyant au mur ; elle se sentait défaillir, un nuage obscurcissait sa vue. Puis tout à coup, revenant à elle-même, elle saisit le bras de la servante, en s'écriant :

—M. Dancourt y a-t-il été ? L'avez-vous vu ? Dites, mon Dieu, dites vite.

—Oh ! Madame, je n'en sais rien. Il est entré ici vers quatre heures, puis il est reparti.

La pauvre fille à son tour se demandait si sa maîtresse perdait la raison, car, dans son impatience, madame Dancourt la secouait presque.

—Ayez soin de Paul.

Et madame Dancourt sortit de la maison et se mit à courir dans la rue, aussi vite que si ses pieds eussent été des ailes, ne voyant personne regardant tout droit devant elle.

Une scène de détresse et de terrible confusion s'offrit à ses regards lorsqu'elle arriva sur le quai. Hommes, femmes et enfants accouraient de tous côtés. Chaque naufragé, aussitôt débarqué, était entouré d'une foule de personnes qui craignaient de reconnaître dans la victime un parent ou un ami, et qui cependant étaient avides de le voir.

"Edmond, Edmond," criait Madame Dancourt, à moitié folle, en essayant de se frayer un chemin à travers la foule. "Oh ! mon mari, où es-tu ? Edmond, Edmond," s'écriait-elle de l'accent le plus désespéré, en froissant les personnes qui étaient devant elle.

Un homme qui accourait en sens inverse et qui semblait aussi excité qu'elle, lui saisit le bras, en essayant de regarder sa figure.

— "Laissez-moi ! Laissez-moi ! Je cherche mon mari," dit-elle en gémissant et repoussant la main qui la retenait. Mais à l'instant, elle se sentit entourée par deux bras nerveux et elle s'entendit appeler par son nom : "Hélène, Hélène," en accents indescriptibles. Elle leva les yeux et reconnut son mari. Sa surprise, son saisissement furent tels qu'elle se sentit défaillir, et elle serait tombée si le bras de son mari ne l'avait soutenue.

—Edmond ! Oh ! quel bonheur ! murmura-t-elle, tandis que les larmes, longtemps retenues, jaillissaient de ses yeux.

—Chère femme ! Mais notre enfant ? Où est Paul ?

—Sain et sauf à la maison—fut tout ce qu'elle put dire, mais c'était assez.

A peine plus fort que sa femme, M. Dancourt la conduisit à leur demeure, et là, père, mère et enfant se retinrent en un long embrassement.

—Edmond, si tu me pardonnes cette fois, jamais plus je ne résisterai à ta volonté, dit Madame Dancourt lorsqu'ils furent un peu revenus de leur émotion.

—Ne parles plus de cela, chère amie ; mais dis-moi, comment il se fait que tu n'étais pas à bord du bateau.

Alors Madame Dancourt lui raconta ce qu'elle avait fait.

—Mais toi, Edmond, qu'as-tu pensé en ne me voyant pas ? Et comment as-tu échappé à l'accident ? Es-tu sûr de n'avoir aucun mal, aucune blessure ?

—Très sûr, chère enfant, car je n'étais pas à

bord. Mes affaires m'ont retenu trop longtemps. Le bateau était parti lorsque j'ai pu laisser mon bureau. Je suis venu ici, mais la maison m'a paru si ennuyeuse que je suis sorti dans l'intention de me promener sur le port en attendant ton retour.

A moitié chemin je rencontre quelqu'un qui m'apprend l'accident. Comment te peindrai-je mes inquiétudes et mes souffrances ! J'étais à moitié fou ; j'errais sur le quai, te cherchant presque sans espérance, lorsqu'une femme qui criait : "Edmond, Edmond," se jeta sur moi poussée par la foule.

Nous avons eu de cruelles angoisses tous les deux, petite femme, je souhaite ardemment que ce supplice ne se renouvelle jamais pour nous.

—Tout est arrivé par ma faute, Edmond ; mais je n'ai pas seulement souffert ce soir, en craignant de l'avoir perdu, j'ai été misérable toute la journée de m'être si mal conduite envers toi ce matin. Dieu soit béni pour la bonne pensée qu'il m'a inspirée de ne pas aller à ce pique-nique ; je lui dois le bonheur d'être encore avec toi.

QUÉBECQUOISE.

LE LACHE QUI BAT LES FEMMES.

MONSIEUR attend madame qui est allée seule dîner en ville.—A onze heures madame rentre en riant aux larmes.

MONSIEUR. Comme tu es gaie ce soir, Sylvie ; il paraît qu'on s'est fort amusé ce soir chez Bichard ?

MADAME (*riant toujours*). Tu ne devinerais jamais ce qui me donne ainsi à rire.

MONSIEUR. Bichard vous aura encore fait sa farce de servir de la bière avec des poissons rouges dedans.

MADAME. Non ; j'aime mieux te le dire tout de suite ; il a flanqué un soufflet à sa femme !...

MONSIEUR. Pas possible !

MADAME. Un soufflet d'une telle force que chacun s'est vite caché la figure sous sa serviette pour ne pas recevoir des éclats de tête. Bichard voulait la lampe à droite, à cause de son mauvais œil ; Aglaé la voulait à gauche, ce qui avantageait ses diamants ; chacun d'eux la posait et la reposait ; à la sixième fois, Aglaé, qui est rageuse, a fini par la camper, exprès, au beau milieu du plat d'épinards ; c'est alors que son mari lui a réchauffé la joue. (*Riant*). Je ris encore de la figure que faisait Aglaé ; mais au fond, je suis indignée contre Bichard, car l'homme qui bat une femme est un lâche.

MONSIEUR. Oui, bien souvent...

MADAME. Quoi ? bien souvent !... tu peux dire : toujours ! L'homme qui bat une femme est toujours, toujours un lâche !

MONSIEUR. A moins qu'il n'ait été poussé à bout.

MADAME. Poussé à bout !... Est-ce que tu aurais l'audace de vouloir défendre Bichard ?

MONSIEUR. Non, non... seulement, je dis qu'il est des circonstances...

MADAME (*sèchement*). Tiens, tu ferais mieux de dire franchement le fond de ta pensée.

MONSIEUR. Mais je n'ai pas de fond de pensée.

MADAME. C'est que, avec tes : "circonstances," tu parais vouloir te mettre en scène.

MONSIEUR (*naïvement*). Moi ! ah ! grands dieux ! non.

MADAME. Pourquoi ris-tu en disant cela ?

MONSIEUR. Je ris... dame !... je ris comme tu riais tout à l'heure... en pensant à ce farceur de Bichard qui...

MADAME. Comment ! "farceur..." Tu appelles sa brutalité une farce, toi ? On voit bien que

tous les hommes se soutiennent ! au besoin, tu l'imiterais, n'est-ce pas ? Ah ! je suis sûre que ce n'est pas l'envie qui te manque.

MONSIEUR. Que me manque-t-il donc ?

MADAME. Le courage ! Il est vrai de dire que je ne suis pas agaçante comme Aglaé.

MONSIEUR. Oh ! non.

MADAME. Quoi ! "oh ! non ?" Tu as l'air de le dire par moquerie. C'est qu'avec moi il ne suffit pas d'accuser, il faut encore prouver. Ainsi, tu oses me soutenir en face que je suis agaçante comme Aglaé ?

MONSIEUR (*patient*). Non, chère amie, je te répète que non... à la vérité, tu aimes bien un peu à taquiner...

MADAME. Moi !...

MONSIEUR (*se rétractant*). Mettons que je n'ai rien dit.

MADAME (*nervense*). Pas du tout, parlez... il est inutile de vous poser en victime silencieuse... Ah ! j'aime à taquiner !... Vous seriez fort embarrassé de citer une preuve à l'appui de ce que vous venez de dire.

MONSIEUR (*avec douceur*). Mais, ma bonne petite chatte chérie, sans aller bien loin, ce matin même, quand tu me soutenais que l'artiste Paulin Ménier est blond.

MADAME. Oui, il est blond.

MONSIEUR. Non, je te jure que tu te trompes, il est brun.

MADAME. Je vous dis qu'il est blond.

MONSIEUR (*cédant*). Soit ! je le veux bien.

MADAME. Oh je ne tiens pas à vos concessions ironiques... il est si facile de jouer la résignation quand on ne veut pas confesser qu'on a tort.

MONSIEUR (*patient*). Eh bien ! oui, j'ai tort.

MADAME. Vous avez l'air de l'avouer du bout des dents ; tout autre, moins entêté que vous, viendrait dire : "Ma petite femme je te demande bien pardon d'avoir soutenu que Paulin Ménier est brun..."

MONSIEUR (*perdant patience*). Oui, oui, oui ; mais, ma chère amie, restons-en là, je t'en supplie... Tu veux que Paulin Ménier soit blond ? alors, il est blond. Si tu le désires, il sera vert.

MADAME (*nervense*). Vert !... Ah ! dites donc, vous savez que vous ne parlez pas à une folle ?... Puisque vous le prenez sur ce ton-là, je vous soutiens en face qu'il est blond.

MONSIEUR (*un peu agacé*). Oui, oui, il est même albinos. Es-tu contente ?

MADAME. Votre albinos prouve bien que vous ne l'avez jamais vu, sans cela vous auriez reconnu qu'il est positivement blond.

MONSIEUR. Mais, sacrebleu ! je t'ai vingt fois déjà répété que je le connais et que je lui ai parlé.

MADAME. Vous vous faites donc traîner par lui dans les coulisses pour pincer les femmes ?

MONSIEUR (*qui commence à trépigner*). Ah ! si nous entamons maintenant ce chapitre-là, nous n'en finirons plus. (*Voulant la païx*). Tiens, Sylvie, nous ferions mieux de nous coucher.

MADAME. Tout cela ne m'apprend pas où vous avez connu ce blond Paulin Ménier (*monsieur se promène dans la chambre sans souffler mot*), il serait plus poli de me répondre au lieu de faire claquer vos doigts comme si vous les aviez trempés dans la friture.

MONSIEUR (*cherchant à se calmer*). Je t'ai dit déjà que c'était dans le passage Joffroy un jour de pluie ; nous étions pressés par la foule ; en me reculant, j'ai marché sur sa botte et je me suis retourné pour lui demander pardon.

MADAME. Ce me semble bien extraordinaire que ce soit justement sur la botte de Paulin Ménier que vous ayez marché.

MONSIEUR. Il y a des hasards dans la vie.

MADAME. Et c'est là que vous croyez avoir vu qu'il est brun ?